

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(7 - 16 août\)](#) **Item**[25. Paris, Dimanche 13 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

25. Paris, Dimanche 13 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (7 - 16 août)

Ce document est une réponse à :

[20. Val-Richer, Jeudi 10 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#) 

[21. Val-Richer, Vendredi 11 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#) 

Collection 1837 (7 - 16 août)

[24. Val-Richer, Lundi 14 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)  *est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-08-13

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit J'ai fermé ma lettre au moment où l'on m'a remis la vôtre.

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 98-99, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1 1
- I/365-371

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

25. Dimanche 13 août 1 heure.

J'ai fermé ma lettre au moment où l'on m'a remis la vôtre. Je n'ai eu que le temps de vous l'annoncer. Monsieur, il faudra que je vois vos enfants. Votre petite-fille de huit ans surtout, que je l'aime ! Elle doit être charmante. Vous m'avez dit qu'elle avait vos yeux. Vous l'aimez plus que les autres. Quand les verrai-je Quelle est l'époque où toute votre famille rentre en ville ? Vous m'avez bien dit Monsieur l'emploi de votre journée lorsqu'elle est auprès de vous. Mais maintenant êtes-vous donc seul ? Tout seul c'est impossible. C'est trop triste ! Je vous remercie de m'avoir dit mes heures. Je ne regarderai plus si bêtement la lune à 10 heures. Hier tout jute à cette heure le sir Robert Adair me la faisait admirer entre les peupliers du jardin de l'Ambassade. Il me racontait comme elle est belle à Constantinople quand elle donne sur les cyprès qui ornent les cimetières. Il dit que rien n'est si beau, si important que ce spectacle et pendant toute la description qu'il m'en faisait je me tenais sur le balcon en face de cette lune qui marchait et qui brillait dans les feuillages. Je ne pensais pas à Constantinople, j'allais un peu à l'occident de Paris, et je n'y découvrais rien. C'est avoir peu d'instinct, car je sais aujourd'hui que vous étiez à votre fenêtre. Et bien Monsieur moi tous les soirs je suis en voiture ouverte à cette heure-là, hors les jours où je suis sur le balcon de Lady Granville. Je ne reçois personne Je veux de l'air. Je ne sais pourquoi je veux garder mon indépendance jusqu'à votre arrivée. Si vous voulez que j'ouvre ma porte alors, je le ferai.

Monsieur, je suis tout à coup frappée d'une idée. Dans ce n° 20 vous ne m'annoncez pas ma lettre de la veille qui a dû vous être remise avant que vous n'ayez fermé la vôtre, et je crois me rappeler qu'elle contenait quelque chose d'horriblement triste. Cela me revient comme un mauvais rêve. Je vous aurai fait de la peine. Pardonnez-le moi je vous en conjure. Je me laisse aller à tout ce qui se présente à mon esprit, je vous écris dans tous les instants du jour. J'ai de mauvais moments Je devrais me taire alors, & c'est alors que j'éprouve le besoin impérieux de vous parler. Je ne le ferai, je ne le ferais plus, pardonnez-moi. pardonnez-moi comme on pardonne à un enfant. J'ai été mal vous le savez. Je ne sais pas gouverner mes nerfs. Je vais mieux. J'irai mieux je serai bien tout à fait quand je vous aurai auprès de moi.

Lundi 14 7 1/2

Monsieur, je fus passer hier ma journée à St Germain. Je n'y avais jamais été. Lord

& lady Granville m'y reçurent. Ils habitent une petite maison à côté de la Terrasse que c'est beau & comme l'air y est vif et pur. Ils me donnèrent un dîner anglais roast meat & pudding, c'est tout ce que j'aime. Je mangeai vraiment ce qui ne n'est guère arrivé depuis deux mois. Après le dîner ; nous nous fîmes traîner sur cette belle Terrasse. Vous ne m'aviez jamais dit qu'il y eût quelque chose de si beau aussi près de Paris, et puis Monsieur quel plaisir. Je m'étais rapprochée de vous. N'est-ce pas c'est votre route ? Marie n'avait pas pu venir avec moi, je me fais accompagner par M. Aston en allant nous causerons beaucoup d'Angleterre et je lui payais ses bons offices par quelques confidences sur sa reine & son premier ministre. En revenant je crus m'être acquittée, et comme l'air était charmant, bien doux, que je n'avais pas dormi la nuit, je m'endormis profondément. Je ne me réveillai qu'à la barrière. Je lui demandai l'heure 10 heures dix minutes. J'ouvris bien vite mes yeux, je regardai à droite & je vous trouvai, je trouvai vos yeux fixés sur cette belle lune. Le pauvre Aston n'eût rien encore. Il me remercia cependant beaucoup de lui avoir permis de m'accompagner au total j'ai été bien contente de ma journée. Elle m'a reposée. J'ai fait ma course en calèche. Il faisait chaud en allant mais pour revenir c'était charmant, du moins j'ai fait de jolis rêves.

10 heures Je viens de recevoir votre lettre de vendredi. J'avais donc deviné. Je vous avais fait bien de la peine, à vous, à qui je ne voudrais donner que du bonheur. J'ai pleuré en lisant votre lettre. Je vous demande pardon à genoux, & puis je me suis relevée fière, forte, décidée, oui Monsieur bien décidée à ne plus vous causer un seul moment de peine, à me bien porter, à ne plus vous dire une parole triste, je prierai Dieu de m'aider à tenir toutes ces promesses. Et vous, Monsieur, je vous en demande une, une seule qui résume tout, que vous m'avez déjà faite dans le fond de votre cœur, que vous me répéterez tous les jours de ma vie, que vous me direz, que vous m'écrirez ce mot ce seul mot qui me fait vivre, vivre heureuse, vivre pour vous, pour vous seule. Adieu Monsieur je me crains, je ne veux pas continuer. Vendredi quel beau jour ! Et on dit que c'est un mauvais jour. & Lady Holland le croit ; qu'est-ce que cela nous fait ?

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 25. Paris, Dimanche 13 août 1837,
Dorothée de Lieven à François Guizot, 1837-08-13

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 27/11/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/917>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 98-99

Date précise de la lettre Dimanche 13 août 1837

Heure 1 heure

Destinataire Guizot, François (1787-1874)

Lieu de destination Val-Richer

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Références

États cités Angleterre

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024
